

La croix, utilisations et histoire

Les symboles sont faits par et pour les hommes, non pour Dieu ; ils nous rappellent ce qui nous fait vivre, permettent de le signifier aujourd'hui et de construire un groupe entre ceux qui le reconnaissent.

Qu'est-ce que nous faisons de la croix ?

La croix, une « trace » pour « marquer » :

Montrer, identifier, se rappeler... Bien avant l'ère chrétienne, les hommes ont utilisé la croix. D'abord comme signe universel de marquage : objet, lieux, chemin, animal, etc. Comme aujourd'hui lorsque l'on met une croix sur un plan ou que l'on coche une case dans quelque document administratif.

La croix, une trace qui devient « signe » en se chargeant d'une dimension symbolique

La croix est d'abord un signe cosmique. Elle se réfère aux quatre points cardinaux (croix aux branches égales), au cycle solaire (« svastika » ou croix gammée venant de Mésopotamie et récupérée par les nazis). Elle répond au besoin de l'homme de marquer ses rendez-vous avec la divinité. La pierre dressée, l'arbre, la croix, autant de signes qui unissent le haut, le ciel, siège des dieux, au bas, à la terre des humains. Ainsi Jacob, dans une vision où Dieu se manifeste à lui, voit se déployer une échelle qui relie le ciel et la terre (Gn 28, 10-22) et en mémorial il va lui-même « dresser une stèle ». Ainsi, Abraham, à chaque étape de sa pérégrination, marque l'espace en bâtissant un autel et offrant un sacrifice (Gn 12,6-9). La croix est carrefour. Elle déploie le mouvement dans l'espace, elle rayonne (force centrifuge) et elle rassemble au cœur (force centripète). Ainsi, pour marquer l'espace, indiquer une croisée de chemins mais aussi marquer les corps, elle était censée inviter les esprits, les ancêtres et les divinités pour aider à choisir, aider à discerner, protéger, appeler la bénédiction voire la malédiction. Elle pouvait aussi affirmer l'au-delà et l'éternité comme le « T » surmonté d'une anse (« l'ankh ») chez les Égyptiens.

Dans l'Ancien Testament, la croix, une marque d'élection

Dans Ez 9, 2-6, on nous parle d'une vision du prophète Ezéchiel : Dieu appelle un homme vêtu de blanc et le charge de « marquer d'une croix le front de ceux qui gémissent et qui pleurent », ce qui leur permettra d'être épargnés. La croix ou le signe hébreu « tav » ou « tau » ou « T » devient une marque de choix de Dieu, laissant résonner le chapitre 42 d'Isaïe : « Tu es à moi... tu as du prix à mes yeux » Is 43, 1 et 4. On retrouve le même rituel dans le récit de l'Exode lors de la sortie d'Égypte (Ex 12, 13) où le fléau exterminateur « épargnera les fils des hébreux ». Et, dans le Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean (7, 3 et 14, 1) s'en fera l'écho à la fin des temps... lorsque « Dieu enverra ses anges rassembler ses élus, des quatre vents, de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel » (Mc 13, 27).

La crucifixion de Jésus

La croix chrétienne se réfère maintenant à un fait historique, celle de la mort de Jésus de Nazareth aux environs de l'an 30. Pendant trois siècles, on s'interdit de la représenter car signe d'ignominie. Pire, dans la mentalité juive de l'époque, la crucifixion, le « pendu », était dans la Loi juive signe de malédiction de Dieu

(Dt 21,23) : Jésus, le « maudit » de Dieu comme dit saint Paul, « folie pour les païens et scandale pour les juifs » (1 Cor 1, 23).

Le “signe de Croix”

Si la représentation de la croix n’apparaît que tardivement, il semble que le geste de se signer et de faire de petits signes de croix sur des objets ou sur soi était pratiqué notamment dans le cadre liturgique. Voici comment Cyrille de Jérusalem (IV^e siècle) exhortait les chrétiens : « *N’ayons pas honte de confesser notre foi au crucifié ! Scellons avec confiance notre front avec les doigts, traçons le signe de la croix sur tout, sur le pain que nous mangeons, sur le calice auquel nous buvons ! Faisons-le en allant et en venant, avant le sommeil, en nous couchant et en nous levant, en marchant et en nous reposant. Grand est ce moyen de protection* » (P. Erny- *Le signe de la croix*- p. 65).

Signe de profession de foi et demande de protection.

Comment se signer ?

Dans son livre « Le signe de la croix », Pierre Erny développe longuement les divers usages, les diverses manières de le faire et surtout, les diverses significations accumulées au cours des temps où l’anthropologique (quel sens pour l’homme) croise le théologique (qu’est-ce que ce signe dit de Dieu). Dans tous les cas, ce signe dit deux choses essentielles : le salut par la mort et la résurrection du Christ et aussi le mystère trinitaire Père, Fils et Esprit. Cette deuxième signification se répandit aux environs du IV^e siècle sous l’impulsion de Saint Basile, après le Concile de Nicée (325) qui définit le dogme de la Trinité. Le grand signe de croix, tel que nous le pratiquons aujourd’hui, aurait été introduit par les moines au VIII^e siècle. Le geste part du haut (le ciel) pour rejoindre le bas (la terre) et embrasser l’étendue de l’univers (droite et gauche). Le mouvement de haut en bas dit l’irruption du divin, le Verbe, dans la condition humaine (les entrailles), mystère de l’Incarnation, que vient croiser le mouvement horizontal qui dit le Salut universel. Le front, lieu de l’intelligence, de la source, du Père ; la poitrine, lieu des émotions, du cœur, du Fils qui s’incarne et se donne ; lieu aussi du souffle, de l’Esprit qui remplit l’univers (extension dans les bras). Dans l’axe horizontal, la symbolique droite/gauche a donné lieu à de multiples interprétations. La plus commune, ancrée dans la symbolique biblique, attribuée à la droite, la justice, et à la gauche, le péché et la miséricorde. Quant à l’ordre du mouvement (gauche/droite ou droite/gauche), il est lié à des références historiques et culturelles multiples. Par exemple, les orthodoxes se signent de droite à gauche, « en miroir » avec la bénédiction du prêtre dans la liturgie et terminent le geste par un recentrage sur le cœur pour inciter à l’intériorisation du mystère.

Se signer avec la main, avec les doigts, quels doigts ?

Habituellement, dans notre tradition, le grand signe de croix sur le corps se fait avec la main entière. Lors de la lecture de l’évangile et au baptême, on trace un petit signe de croix avec le pouce sur le front (« *Seigneur ouvre-moi à l’intelligence de ta Parole* »), sur la bouche (« *ouvre ma bouche pour qu’elle chante tes louanges* ») sur le cœur (« *que ton Esprit me remplisse le cœur* »). Dans les représentations anciennes, le Christ lève la main droite les trois premiers doigts dressés, souvent légèrement incurvés, et l’annulaire et le petit doigt repliés. Une signification théologique s’exprime dans cette représentation : les trois doigts de la Trinité, et les deux natures du Christ, nature humaine et nature divine.

C’est dire qu’un geste aussi simple se charge de beaucoup de sens lié à la culture, au contexte (querelles dogmatiques des premiers siècles autour de la nature du Christ), à l’histoire (accentuation des différences avec les orthodoxes lors de la rupture de 1054). A nous d’en privilégier l’essentiel pour aujourd’hui et d’en faire un « geste » de la foi... et pour cela il faut d’abord que le geste soit habité humainement (donc

L'évolution des représentations de la croix au cours des siècles

beau, large et lent et... le moins automatique possible) pour qu'il devienne "signe". Comme tous les signes symboliques, quand leur sens n'est pas réactivé, le signe de croix peut dériver en pratiques magiques, de superstition, voire de malédiction qui enferment dans un destin.

Il existe de nombreuses histoires de ces représentations savamment argumentées et bien illustrées (cf. Bibliographie). Essayons de dégager quelques grandes lignes pour nous donner des repères de compréhension de notre patrimoine.

Jusqu'au IV^e siècle (avènement de Constantin en 312), pour les raisons citées plus haut, la croix est simplement suggérée : ancre, dauphin et trident, poisson dans un plat, etc.

Avec Constantin, la croix (sans le crucifié) devient signe de victoire sur la mort, de salut dans le Christ et de gloire.

« *Par ce signe tu vaincras* », c'est, raconte-t-on, le message de la vision de Constantin avant sa victoire sur Maxence au pont Milvius en 312. C'est ainsi que celui-ci fit orner de la croix les labarum de ses légions, en fait le chrisme formé du X (Khi) et du P (Rhô) grecs. La victoire de Constantin devenait la victoire de la croix. La découverte de la vraie croix, à Jérusalem, traditionnellement attribuée à la mère de l'empereur, sainte Hélène, amplifia encore ce mouvement de vénération de la croix : une croix pattée, dorée et parée de bijoux qui signifiait le salut plus que le rappel de la mort ignominieuse de Jésus. Les croix se multiplient ainsi dans les absides des églises de Ravenne. Saint Ambroise à Milan fait construire sa cathédrale en forme de croix latine : « *Par sa forme, dit-il, c'est le temple de la victoire du Christ.* » Mais aussi elle va marquer les corps : colliers, vêtements, notamment liturgiques. Elle devient le signe du salut dont on se couvre, que l'on invoque dans les moments difficiles. Elle deviendra signe d'identité et d'appartenance au groupe chrétien. Plus tard, elle ornait le bouclier des « croisés » et même les oriflammes des inquisiteurs.

Entre le IV^e siècle et le VI^e siècle, les querelles théologiques autour de l'identité du Christ (est-il un homme fait Dieu, un Dieu fait homme ou un Dieu « faisant semblant » d'être homme ?) vont faire émerger la représentation du crucifié sur la Croix pour insister sur la nature humaine de Jésus. Mais on n'osera le représenter mort sur la croix (les yeux fermés) qu'à partir du VIII^e siècle, les chrétiens rechignant à représenter mort celui qui est le ressuscité.

L'art roman résoudra le paradoxe (croix/résurrection) en représentant un Christ peu marqué par la souffrance, revêtu de la tunique royale et souvent couronné.

C'est autour du XIII^e siècle avec surtout saint François que l'humanité douloureuse du Christ s'exprimera le plus : on est sensible alors à un Dieu « *qui a pris la condition de l'homme et s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la Croix* » (Ph 2). La croix deviendra alors le signe par excellence de notre salut. « *C'est par ses souffrances qu'il nous a sauvés.* » Les crucifiés sont dénudés et souffrants. Mouvement qui va culminer au XIV^e siècle, siècle de la Grande Peste qui décima l'Europe. La compassion et le tragique prendront le pas sur l'expression de la gloire avec l'émergence de la figure de Véronique dont la tradition veut qu'elle ait recueilli le vrai visage (veronica) de Jésus dans sa Passion. C'est la naissance des « chemins de croix » dont la forme définitive ne s'affirmera qu'au XVII^e siècle en Espagne. Les signes de la Passion sont représentés autour de la croix ou sur la croix elle-même, croix dites des « impropères » (reproches de Dieu à son peuple) où le crucifié est tout simplement remplacé par les outils de la Passion. C'est la période où les représentations

expriment le plus le tragique. Ce n'est plus seulement le Christ douloureux que l'on représente mais le mal même qui nous ronge et que l'on crucifie avec Lui pour qu'il nous aide à en triompher. Les Christs de l'École rhénane comme celui de Perpignan (1307) sont des Christs lépreux... et le Crucifié du retable d'Issenheim de Matthias Grünewald (XVI^e siècle), qui nous renvoie au « mal des ardents », était censé susciter chez les malades auprès desquels il était exposé compassion, réconfort et, chez les bien portants, désir de conversion.

La Réforme, initiée par Luther au XVI^e siècle, inaugura une nouvelle période iconoclaste. Luther ne dédaignait pas les images, mais il s'en méfiait, la nature humaine étant prompt à l'idolâtrie, disait-il. Ses disciples, Calvin comme Zwingli, furent plus radicaux et les croix comme les autres images disparaîtront des églises au moins pour un temps. En réaction, le Concile de Trente organisa ce que l'on appelle la « Contre-réforme » : fidélité accrue aux textes bibliques et contrôle ecclésiastique pour les images réalisées pour un lieu de culte. De plus, en réaction avec la rigueur des réformés, se développèrent des mises en scène spectaculaires de la crucifixion dans un but de toucher les cœurs et d'amener à la conversion (Rubens, Tintoret, Le Greco, etc.).

Le Jansénisme du XVII^e siècle avec son principal représentant dans l'art, Philippe de Champaigne, retrouva un temps la sobriété et l'austérité dans la représentation : le crucifié mourant seul sur un fond sombre (même Marie et Jean ont disparu).

Avec la révocation de l'Édit de Nantes (1685) et le départ de nombreux réformés, l'art se fit moins persuasif et davantage au service du monarque avec des références plus gréco-latines qu'évangéliques. La maîtrise picturale de la beauté du corps humain se substitua au caractère expressionniste des siècles précédents. Un exemple : « La crucifixion » de Vélasquez, 1630.

Le XIX^e siècle vit s'épanouir un art sulpicien qui renforça le dolorisme et une piété populaire où le sentiment souffrit beaucoup d'une carence d'éclairage théologique.

Le XX^e siècle, marqué par le traumatisme de deux guerres, fut le théâtre d'une nouvelle révolution dans l'art. Renonçant aux normes académiques des siècles précédents, « *la représentation de la crucifixion ne sera plus la « belle » image respectueuse de l'iconographie traditionnelle. C'est la personnalité de l'artiste et sa conception personnelle du sacré qui influenceront la création, et l'image du Christ en croix renvoie l'artiste à sa propre image, ou à celle de l'homme angoissé face au monde dans lequel il vit, à l'homme de tous les jours* » (J. de Landsberg, « L'art en croix », p. 149). Ainsi l'art contemporain refléta à travers les œuvres, entre autres, d'un Otto Dix et d'un Rouault, la tragédie des tranchées, Picasso, celle de Guernica, Marc Chagall, la persécution des juifs, Francis Bacon, celle du non-sens et de l'angoisse.

Que retenir de tout cela sinon que chaque époque réinterprète la croix à partir du tragique qui le crucifie, serpent d'airain élevé dans le désert des peuples et acte de foi dans le Christ qui nous prend par la main pour nous faire passer la mort et ressusciter (cf. « L'Anastasis » des icônes orientales).

Aujourd'hui, les croix de nos églises se partagent entre celles qui rappellent l'événement tragique de la mort du Christ, et celles tournées vers la Résurrection : Christ glorieux sur une croix dont les bras se détachent déjà ou crucifiés sans croix n'exprimant plus la souffrance mais la gloire. Ainsi le traitement réaliste côtoie le traitement symbolique. C'est dire que pour les chrétiens, il est difficile de séparer l'événement fondateur de l'actualité de la résurrection comme, dans les pratiques, l'affirmation de la foi de la pratique de la dévotion populaire.

Bernard Ricart